

son François Vettori. Cette foule de cavaliers, de prélats, de haquenées blanches, de mules aux pieds ferrés d'or, de valets aux vêtements bigarrés, de soldats vêtus de fer et de satin, s'arrêta tout à coup; ces banderoles de soie, ces flammes de toutes couleurs dont les lances étaient surmontées cessèrent d'être agitées par le vent; les drapeaux aux devises du pape et des maisons princières de l'Italie s'abaissèrent lentement jusqu'à terre : Léon X manifestait le désir de monter à cheval. Sa Sainteté posa le manteau ducal sur l'épaule d'Alphonse de Ferrare, qui sauta sur la haquenée, lui fit faire quelques pas, descendit, tint l'étrier d'une main et de l'autre souleva légèrement le pontife, et la marche continua. On vit alors s'avancer trois sous-diacres apostoliques, dont celui du milieu portait la sainte croix, attachée à un bâton peint en or et en argent, puis une blanche mule sur le dos de laquelle reposait un petit tabernacle orné de drap d'or, et qui renfermait le saint sacrement : un baldaquin garantissait des rayons du soleil la sainte eucharistie; tout autour du tabernacle brûlaient des torches de cire blanche, portées par vingt-cinq palefreniers; un prêtre, le sacristain, en signe d'honneur et de respect, et comme gardien du Christ, tenait en main un bâton de bois. Puis venaient un secrétaire et un avocat consistorial, deux préfets en surplis et en pluvial, et ayant le bras droit découvert; après eux les chantres de la chapelle papale, les clercs de la chambre apostolique, les avocats consistoriaux, le maître du sacré palais, tous revêtus de rochets et de surplis; puis les archevêques et évêques, au nombre de deux cent cinquante, montés sur de beaux chevaux dont le corps, à l'exception des yeux, était caché sous des housses de toile blanche : tous ces prélats portaient le pluvial sur leurs rochets et la mitre de fine toile blanche. Enfin paraissaient les cardinaux de la sainte Église, dans l'ordre de leurs dignités, c'est-à-dire les diacres, les prêtres, les évêques : les diacres en dalmatique, les prêtres en chasuble, les évêques en pluvial broché d'or; les évêques, tous avec mitre de damas, montaient des che-

vaux dont les housses de taffetas blanc pendaient jusqu'à terre. Entre les deux premiers cardinaux, Sigismond de Mantoue et Alphonse de Sienna, marchait l'illustre duc de Ferrare, dont le vêtement était resplendissant d'or et de pierreries.

A chacun des cardinaux étaient attachés six palefreniers portant un bâton blanc à la main, et dix camériers en habits de velours ou de satin. A la suite des robes rouges venait le R. père Paris de Grassis, évêque de Pise et maître des cérémonies, puis le cardinal Farnèse et le cardinal d'Aragon, puis la garde suisse, en pourpoint blanc et rouge, bas de même couleur, avec un liséré vert qui, naissant au pied droit, remontait la jambe jusque près du bras. C'étaient quatre conservateurs qui soutenaient le dais sous lequel s'avancait Léon X, assis sur sa haquenée : son pluvial était d'or, sa mitre étincelait comme du diamant, sa main s'étendait à droite et à gauche pour bénir les flots de spectateurs qui, à son approche, fléchissaient le genou et faisaient retentir les airs des cris de *viva Leone! Palle, Palle!* Ce cri, répété de bouche en bouche par les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, retentissait comme le tonnerre. Derrière le pape marchaient l'illustre Jean-Marie de Varano et le père Mercurio de Vipera, doyen des auditeurs de rote et chapelain de Léon X; le clerc de la chambre apostolique, messire Ferrando Ponzetto, qui avait à chaque côté de sa selle deux paniers remplis de petite monnaie qu'il jetait à la foule; les protonotaires en chapeau noir, et l'arrière-garde, composée de plus de quatre cents arbalétriers, commandés par Guido Guaina, Girolamo degli Albizzi, et Vincenzo di Tivoli.

C'est dans cet ordre que le cortège arriva à Saint-Jean de Latran. « Puis venait ma magnificence, dit ici notre historien. Moi seul, je faisais une triste figure au milieu de toutes ces notabilités; je ressemblais à la mule de Zacharie. J'avais des bas dont l'un était troué et l'autre déchiré; j'étais seul, sans laquais ni armoiries, et à pied! »

Au sortir du palais apostolique, on passa devant la maison de Ceccotto le Génois, qui avait fait construire en face de son habitation une tente quadrilatère : quatre colonnes au fût argenté soutenaient un fronton surmonté d'une frise de drap azuré où brillaient attachés des diamants magnifiques entre des plumes épanouies ; à l'angle droit, du côté du palais pontifical, on lisait cette devise, écrite en lettres d'or :

Leoni pont. max. quietis atque artium laudatori.

A l'angle gauche qui regardait le château :

Virtutis alumno, fortunæ dominatori.

Au-dessus de la frise régnait une corniche qu'on prenait de loin pour du marbre ; le cintre du ciel était formé d'une étoffe dite *rovescio azurro*. De chaque côté de la corniche était une *palla* dorée, et, entre les deux *palle*, les armes du souverain. Au pied de chaque colonne était un tableau, œuvre d'un maître habile : celui qui était à droite représentait le pape au ciel sous deux rameaux de palmiers, et conversant avec saint Pierre et saint Paul. Un ange sonnait de la trompette ; au-dessous du séraphin s'étendait, en forme de ruban, un arc-en-ciel ; puis, sous le cercle de couleurs, on découvrait des fleuves, de larges prairies, des arbres, des fleurs, des hommes, des femmes ; dans le fond, sur le dernier plan, flottait un ruban sur lequel on lisait :

Apertus est orbis et exivit gloriæ.

Dans le tableau à gauche, des rois de diverses nations s'agenouillaient devant le pontife et lui offraient de l'or, de l'argent ; leurs têtes touchaient à cette devise :

Parcere subjectis.

A droite du pontife, on voyait quelques empereurs debout ; au-dessus de leurs têtes ces mots :

Debellare superbos.

De la maison de Ceccotto jusqu'au château d'Adrien (Saint-Ange), la rue était tendue de tapisseries. A la porte du château, on avait dressé un échafaud couvert d'étoffes de soie. Là se trouvaient réunis un grand nombre de juifs qui tenaient devant eux les tables de la loi, éclairées par huit torches de cire. Quand le pape parut, ils descendirent, s'inclinèrent et demandèrent au pontife la confirmation de leur loi. Léon prit des mains du rabbin le livre des Écritures, lut quelques mots et répondit :

Confirmamus, sed non consentimus,

et laissa tomber le volume.

Le pont Saint-Ange était magnifique à voir ; il était couvert de draps de soie et brillant de pierreries et de plumes. A l'extrémité du pont, on avait construit un arc de triomphe dans le genre de ceux que l'antiquité païenne élevait à ses empereurs victorieux ; du côté du château, la façade de l'arc formait une double courbe ; dans celle de droite était peinte une femme qui tenait d'une main un livre ouvert, et de l'autre montrait le ciel ; dans la courbe de gauche était un Apollon, la lyre en main, la peau de Marsyas sur le dos, l'arc et le carquois à ses pieds. L'arc reposait sur deux pilastres avec des chapiteaux, dans lesquels on avait figuré deux fontaines artificielles, dont l'une versait de l'eau et l'autre du vin. Au-dessus des chapiteaux régnait une architrave qui, à la courbure de l'arc, soutenait une tête de lion dont la bouche pressait un diamant ; au-dessus de l'architrave on avait représenté dans la frise toutes sortes de têtes de lion, de pierres fines, de plumes. On lisait sur la corniche, en belles lettres d'or :

Leoni X, pontif. max., unionem ecclesiasticam restaurandi christianosque tumultus sedandi studioso.

Dans la corniche supérieure, on avait peint deux lions, dont l'un posait ses griffes sur les *palle*, et l'autre sur les armes du pape. En demi-cercle autour de ces griffes de lions, on lisait :

Præda pigna meæ gloriæ.

Et autour des armoiries :

Mihi curæ est.

La voûte de l'arc, coupée en huit pans, offrait divers sujets de fantaisie : Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre, un sacrifice antique. Dans le vide ou l'intérieur de l'arc, étaient deux tableaux, l'un à droite, qui représentait le pape sur son trône, entouré d'empereurs, de rois, de princes dans l'attitude de l'adoration, et de peuples divers se donnant le baiser de paix. Au pied du trône, deux génies étant occupés à mettre le feu à divers instruments de guerre. A gauche de l'arc était la noble cité de Florence, dont les habitants fêtaient le pape. A l'extrémité, l'arc formait deux compartiments : dans le premier étaient une corniche avec une femme en relief qui tenait dans la main droite une épée, dans la gauche une *palla*, et sous ses pieds une devise ainsi conçue :

E cælo tandem redi.

Sur la corniche, on voyait sculptée, également en relief, l'image du Christ, dont la bouche s'ouvrait ; il tenait en main les clefs du ciel, et disait à son vicaire :

Trado tibi terræ et cæli regnum.

Une niche avait été pratiquée dans un second évidemment

de l'arc extérieur : une femme s'élevait sur un piédestal tenant d'une main une couronne papale, de l'autre une palme ; sous ses pieds était une inscription ainsi conçue :

Præclaræ virtutis præmium.

Sur la corniche, saint Pierre à genoux regardait le Christ dont nous avons parlé, et lui disait :

Leo X, pont. m., vincendo seipsum omnia superavit.

C'était l'évêque Petrucci qui avait eu l'idée de cet arc de triomphe.

Et poursuivant sa marche, le cortège arriva devant le palais d'Aug. Chigi de Sienne. Les regards ne pouvaient se détacher de l'arc de triomphe qu'avait fait élever ce noble seigneur.

Il reposait sur huit colonnes, rondes et carrées, surmontées d'architrave, frise et corniche. Dans la frise du côté du château, on avait placé cette inscription, gravée en lettres d'or :

*Olim habuit Cypris sua tempora, tempora Mavors
Olim habuit sua, nunc tempora Pallas habet.*

Sur la corniche on lisait :

Leoni pont. max. pacis restitutori felicissimo.

De chaque côté de l'inscription était une niche : dans la niche de droite était un homme qui figurait Apollon ; dans la niche de gauche, un Mercure vivant. A l'angle droit de la corniche était une figure en relief, ayant la tête et le galbe d'un homme, et l'extrémité d'un serpent ; elle tenait un sablier dans la main. A l'angle gauche était un centaure ; au milieu de l'arc, sur un socle, un lion couché ; en dedans de la loge apparaissaient les armes des Médicis et celles des

Chigi ; sur chaque face, un tableau de maître ; au-dessous, trois niches : dans celle du milieu, une nymphe ; dans les deux autres, deux nègres. La nymphe chantait des vers en l'honneur du pontife. Un des tableaux représentait une femme qui tirait une épine de la patte d'un lion, image du courage ; car la femme, assaillie de toutes parts par des serpents, allait succomber, quand le lion se jetait sur les reptiles et les écrasait. Un ange descendait du ciel pour poser sur la tête de l'animal libérateur une triple couronne. Dans un autre cadre on avait figuré la vertu sous les traits d'une femme qui triomphait des quatre penchants par lesquels l'humanité est assiégée sur cette terre, et qui étaient figurés par un homme au vaste abdomen, tenant en main une cuiller ; par trois femmes, la première une bourse à la main, l'autre les bras ornés de pierreries et de bijoux, la troisième s'appuyant sur une béquille. Les quatre figures allégoriques désignaient la gourmandise, l'avarice, la luxure, l'envie. La vertu dominait les quatre vices ; elle tenait un lion qu'elle présentait à la Vierge. Dans la zone zodiacale étaient peints les Gémeaux, l'Écrevisse, la Vierge, un bassin de la Balance.

Antonio de San Marino, célèbre orfèvre de Rome, avait fait élever devant sa boutique une magnifique statue de Vénus dont le socle était orné de l'inscription suivante :

Mars fuit, est Pallas, Cypria semper ero.

Cette statue versait d'une urne une eau plus transparente que le cristal....

Interrompons ici le récit du médecin florentin, qui parlera longtemps encore. Penni ressemble assez à l'écrivain dont se moque Boileau, et qui ne faisait grâce à son lecteur ni d'un feston ni d'un astragale. Malgré ses bas troués, il s'est glissé partout ; la garde qui, ce jour-là, maintenait la police du cortège, l'a laissé passer. Il n'est pas une inscription qu'il n'ait relevée, pas un arc de triomphe dont il n'ait compté

les fleurs, pas un temple qu'il n'ait essayé de décrire dans le style de Vitruve, pas un Dieu de la fable, et les dieux étaient nombreux à cette fête toute chrétienne, dont il n'ait donné les attributs. Ne nous montrons pas plus sévères qu'Ægidius de Viterbe, Sadolet, Thomas de Vio, et tous les Pères du concile de Latran, qui regardèrent sans sourire ces divinités mythologiques, saluant de leurs niches le vicaire de Jésus-Christ. L'austère Piccolomini, s'il eût pu sortir de son tombeau, se serait arrêté comme les autres devant tous ces caprices d'artistes, imaginés par des marchands pour fêter leur souverain. C'est au paganisme, il faut bien le reconnaître, que l'Italie veut emprunter la notion de l'art ; est-il donc étonnant qu'elle lui dérobe ses dieux, quand elle lui a pris ses poètes, ses orateurs, ses juristes et ses historiens ? En Italie, depuis Dante, le langage symbolique est en usage dans toutes les solennités populaires. Or chacun de ces dieux de l'Olympe antique exprimait une idée qu'il n'était pas besoin de traduire ou d'expliquer, et que Rome comprenait surtout : Mars c'était la force, Pallas le génie militaire, Vénus la douceur de la paix. Avec trois statues de bois barbouillées d'ocre et de minium, le peuple écrivait son poème ou sa harangue. Aujourd'hui encore il emploierait le même procédé, et resterait fidèle à ses dieux décrépits.

Cependant le cortège était arrivé à l'église de Saint-Jean de Latran. Devant le portail de la basilique était cette chaise de marbre dont parle Mabillon, et sur laquelle le pape s'assit pendant que le clergé chantait le verset du psaume : *Suscitat de terrâ inopem*. Puis Léon alla se prosterner devant le maître-autel ; après une longue prière, il fut conduit dans la chapelle de Saint-Sylvestre, où la noblesse romaine vint lui baiser les pieds. Chaque cardinal assistant reçut de la main de Sa Sainteté deux médailles en argent et une médaille en or ; chaque évêque eut une médaille en argent.

On avait reconstruit à la hâte le palais de Constantin ,

aux frais de la chambre pontificale, et sous l'inspection du cardinal Farnèse, archiprêtre de la basilique de Latran (1). C'est là que se rendit le pape, accompagné de tout son cortège, pour prendre possession de ses États comme prince temporel. Il y passa le reste du jour. Le soir, il reprit le chemin du Vatican (2), où nous allons le suivre.

(1) Storia di solenni possessi di sommi pontefici da Leone III a Pio VII, da Francesco Cancellieri, in Roma, 1802, p. 64.

(2) Roscoë, t. II, p. 182.

Consulter : Chronicon equestris ordinis Theutonici, in t. V. — Veteris ævi Analect. Ant. Matthæi, Hagæ Comitum, 1738. — Raimundi Duelli Hist. ord. equitum Theutonicorum hosp. S. M. Virginis Hierosolymitani. Viennæ Aust., 1727. — Albani Ghibbesii Trismeg. Medicus, sive Leo pont. laudatus, Romæ, 1700.

CHAPITRE XVIII.

PREMIERS ACTES DE LÉON X. — 1513.

Lettres de Delfini et d'Érasme à Léon X. — Le pape demande et obtient la grâce de Machiavel. — Rappel de Soderini. — Le pape travaille à réconcilier entre eux les princes chrétiens. — Avances qu'il fait à Henri VIII, roi d'Angleterre, à Louis XII, roi de France. — Guichardin est chargé par la république de Florence de complimenter Sa Sainteté. — Le repos de l'Italie est de nouveau menacé. — Ligue de Louis XII et des Vénitiens. — Conseil que le pape adresse inutilement au roi de France. — La ligue franco-vénitienne est défaite. — Bataille de Novare. — Admirable conduite de Léon X après la victoire des alliés du saint-siège.

Pierre Delfini, qui avait écrit une si belle lettre au cardinal quand Soderini fut obligé de s'exiler de Florence, n'était plus à Fontebuona. Il avait été nommé supérieur de l'ordre des Camaldules, et vivait à Venise au milieu de manuscrits dont il avait enrichi son couvent (1). En mourant, il laissa un recueil de lettres que Jac. Brixianus, Bresciani, fit imprimer à Venise en 1524 (2). Or, un moment ce volume devint si rare, qu'on ne pouvait se le procurer même en donnant de l'argent à pleines mains, et qu'à Paris un exemplaire se vendit mille livres, comme nous l'apprennent les bénédictins Edmond Martène et Ursin Durand, qui l'ont fait entrer dans leur collection des Monuments historiques (3). Elles méritent bien cette place glorieuse, ces

(1) Ex hac præstantissimâ urbe, veluti de suavissimo flore, suavissimus odor erupit.

— Eusebii Prioli Veneti abbatis carcerum ordin. camaldulensis, pro Rev. Pet. Delphino oratio funebris.

(2) Delphini Veneti generalis totius ordinis camaldulensis epistolarum libri XII, in lucem editi curâ et studio Jac. Brixiani. Venetiis, arte et studio Bon. Benalii, 1524, in-folio.

(3) Hinc tantus ille studiosorum virorum ardor est, ubi sese præbet